

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les essais

Pierre Villon

Volume 13, Number 1 (73), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Villon, P. (1971). Review of [Les essais]. *Liberté*, 13(1), 107–111.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les essais

Roma Dauphin, *LES OPTIONS ECONOMIQUES DU QUEBEC*, Editions Commerce & Editions du Jour, 1971, 143 pages.

On se souvient certainement de l'ouvrage de Rodrigue Tremblay, « Indépendance et marché commun Québec-Etats-Unis ». L'auteur présentait sous un jour favorable l'idée d'un marché commun Québec-Etats-Unis, les deux pays étant souverains.

Roma Dauphin, professeur d'économie internationale et régionale à l'Université de Sherbrooke, a la réponse prompte et vive, mais avec cette courtoisie dont les économistes se départent rarement, du moins dans leurs discussions publiques. M. Dauphin n'y va pas par quatre chemins, non plus. Dès l'introduction, après avoir étalé quelques-unes des opinions de M. Tremblay, il écrit en effet : « Nous prouverons dans les chapitres suivants que ces trois assertions constituent des affirmations pour le moins osées. Nos conclusions sont diamétralement opposées à celles de l'auteur sus-nommé. »

Tout en disposant, on le suppose, des mêmes renseignements et statistiques que M. Tremblay, M. Dauphin en déduit que le Québec n'a aucun intérêt à participer au marché américain « dans le sens où l'entend M. Tremblay ». Plus étonnant encore : le Québec exporte assez de biens de consommation vers l'Ontario pour que la structure tarifaire du Canada soit actuellement avantageuse au Québec. Bien

entendu, tout le monde est d'accord sur le fait que la politique protectionniste canadienne a pour conséquence un standard de vie inférieur, en moyenne, à celui dont jouissent les citoyens des Etats-Unis.

La solution proposée par M. Dauphin repose sur une base très large, à la fois économique, politique et humaine ; il ne s'agit de rien de moins qu'une union douanière, « un marché commun unissant le Canada et le Tiers Monde ». Et il ajoute que c'est « le seul qui aurait un effet bénéfique sur la structure industrielle du Québec ».

Peut-être bien. Sauf qu'à l'heure actuelle, étant donné la mainmise américaine sur l'économie canadienne d'une part, l'instabilité politique qui règne dans la plupart des pays du Tiers Monde d'autre part, on ne voit pas trop comment cela pourrait se faire.

Une consolation : maintenant que les économistes parlent tout haut, discutent et proposent, tous les espoirs sont permis . . .

* * *

William Manchester, *LES ARMES DE KRUPP*, Editions Robert Laffont, 1970, 826 pages.

Si les Rothschild peuvent servir de sujet à la comédie musicale qui triomphe actuellement sur Broadway, les Krupp méritent pour le moins un opéra. Le librettiste éventuel trouvera dans le livre de William Manchester, *LES ARMES DE KRUPP*, de quoi satisfaire ses exigences professionnelles les plus hautes. Le simple curieux émergera de cet énorme bouquin avec l'impression très nette que l'histoire de la famille Krupp n'est qu'un affreux cauchemar. Jusqu'au moment où il lira son journal quotidien, car les Krupp sont passés, mais les armes demeurent . . .

Les biographies des divers Krupp sont en elles-mêmes assez réjouissantes ; en effet, non contents d'être marchands de canons et autres instruments de mort accidentelle, la plupart des membres de la famille eurent pour ainsi dire le caractère de l'emploi : mi-sinistre, mi-absurde.

Ainsi, le premier Krupp d'importance historique arrive à Essen en 1587, ouvre un commerce qui prospère. La chance frappe à sa porte, en l'occurrence la peste bubonique, laquelle

fait fuir les gens et s'effondrer les prix. Optimiste, Arndt Krupp achète, et son audace est récompensée puisqu'il survit. Première leçon : chaque catastrophe porte en elle son profit, le tout est d'aller le chercher.

Anton fait fortune pendant la guerre de Trente Ans. Quoique protestant, il vend son fer aux armuriers des deux religions en train de s'étriper au nom du Tout-Puissant. Sa soeur, Catherine (Mère Courage pour qui les affaires tournent bien), spéculé sur les terres, vend de la bière et des armes. C'est la première d'une longue lignée de femmes-Krupp remarquables.

Arnold doit surmonter un obstacle de taille : la paix. Il y réussit brillamment. Lui devient maire d'Essen, son frère conseiller municipal. Les Krupp mettent aussi la main sur un autre poste important, celui de syndic de la corporation des marchands.

Lorsque arrivent les guerres napoléoniennes, les Krupp possèdent « Les Forges de la Bonne Espérance ». Malgré cette heureuse conjoncture les forges périssent parce que la politique des vainqueurs (jusqu'en 1813) restreint sévèrement l'industrie hors de France. Napoléon tombe sans avoir rapporté un mark ; un quart de siècle de guerres continuelles pour rien . . . Les forges sont vendues. Friedrich a supervisé la débâcle sans faire grand-chose. Il a été roulé par des gens qui prétendaient détenir le secret de fabrication de l'acier anglais. Il a présenté des projets d'embellissement de la ville. Il a été commissaire au logement pour les troupes françaises et commissaire de police, ensuite, pour les Prussiens. Il a été — déshonneur suprême — rayé du registre de l'impôt. Il a même été franc-maçon !

Son fils Alfred part de zéro, mais a heureusement hérité, dit-il, du caractère de sa mère. Le secret de l'acier anglais étant la clef du succès, Alfred se rend en Grande-Bretagne, déguisé en gentleman. Voyant leur hôte élégamment botté et cravaté, les industriels se font un plaisir de le guider à travers leurs usines. Alfred rentre chez lui avec une belle provision de notes, croquis et dessins. Le plus difficile est de prospérer en cette radieuse période de paix, aussi Krupp doit-il se contenter de vendre des ustensiles de cuisine. Un

peu plus tard, l'industrialisation forcenée lui permet de se lancer dans la fabrication des rails de chemin de fer, des essieux, des vis pour hélices de navire. Un brevet pour la fabrication des bandages de roue d'une seule pièce rapporte beaucoup. Alfred augmente ses revenus en jetant dehors ses frères, y compris Fritz, qui a pourtant inventé une machine capable de sortir 150 cuillères par jour.

A l'Exposition universelle de Londres, en 1851, Krupp montre un énorme bloc d'acier coulé dans la masse, et puis un superbe canon, lequel reçoit la médaille d'or. L'Égypte et la Russie sont les premiers acheteurs de ces canons médaillés. Krupp profite de la course aux armements pour répandre partout ses produits. A la fin du 19^e siècle, il emploie 20,000 ouvriers.

La puissante personnalité d'Alfred ne se reflète pas dans tous les domaines ; ainsi, il a son côté malade imaginaire ; « Je célèbre mes anniversaires à ma manière : l'année dernière en prenant une potion contre la toux, cette année en prenant un lavement. » Il a une peur panique du feu, aussi n'utilise-t-on que peu de bois, dans les deux maisons qu'il se fait construire. Pas de tableaux, pas de tapisseries, pas de bibliothèque, pas même de gaz d'éclairage. Comme il craint aussi les courants d'air, les fenêtres ne s'ouvrent pas. Son appartement est situé au-dessus de l'étable parce que l'odeur du fumier, dit-il, stimule sa pensée.

Les ouvriers de Krupp, les kruppiens, l'adorent et le respectent. Ceux qui n'éprouvent pas ces sentiments fondamentaux sont expulsés du paradis. Il y a des surveillants et des surveillants de surveillants. Tout est codifié, c'est le triomphe du paternalisme. Alfred est au-dessus de la politique et du nationalisme. Dans une lettre expédiée de Paris, il écrit ? « L'insurrection a éclaté hier. Si elle est favorable à mes affaires, je suis satisfait, et pour ma part ils peuvent s'entretuer. »

Fritz, successeur d'Alfred, est excellent homme d'affaires. Il travaille à la fois sur les armes offensives et défensives, les unes neutralisant les autres avec une belle régularité, et pour son plus grand profit. En pleine paix, de 1895 à 1902, la fortune personnelle des Krupp passe de 119 millions à 187

millions de marks. Fritz s'adapte facilement à l'ère de la finance et joue de la Bourse en virtuose.

Ses moeurs sont modernes, relaxées. On peut voir Fritz en personne, à Capri, entiché d'océanographie et de jeunes gens. Non dépourvu d'humour, il baptise son yacht « Le Puritain ». Les grilles de la grotte où il habite sont gardées par des garçons vêtus en Franciscains. Son blason : deux fourchettes entrecroisées. Le Vatican protestera . . . On peut aussi voir Fritz en image, car des photographes indéliçats le saisissent dans des poses audacieuses. Le modèle, malgré sa fortune, est poussé au suicide.

Le pouvoir passe à Gustave, qui a épousé Bertha, une vraie Krupp, qui pèse deux fois plus que son époux, épie les domestiques et compte les morceaux de sucre.

Après la défaite de 1918, Krupp reçoit des subsides du gouvernement « afin de préserver la technique de l'industrie de guerre en Allemagne » (lettre du chancelier Wirth). En 1922, à la demande de Lénine, l'entreprise vient en aide à l'Union soviétique. A partir de 1930, Krupp soutient Hitler, qui en est visiblement flatté et prend l'habitude de visiter les usines une ou deux fois l'an, histoire de se faire accueillir d'une façon délirante par les 112 000 kruppiens de service. Pendant la guerre, Krupp emploie 55 000 travailleurs raflés en Europe de l'est, 18 000 prisonniers de guerre, 5 000 personnes choisies dans les camps de concentration. « Hitler a toujours raison », déclare Gustave, qui reçoit en retour une avalanche de médailles. A Nuremberg, durant le procès, les Krupp sont défendus par une trentaine d'avocats. Gustave meurt de sa belle mort. Son fils Alfred, emprisonné, est relâché en 1950. Mais, quoi qu'il arrive désormais, la firme ne se trouvera plus jamais entre les mains de Krupp. Et d'un bouc émissaire de moins ! Parce que, après tout, Krupp a fabriqué les canons, mais l'Occident a fabriqué Krupp. La démonstration de William Manchester est sans appel.

PIERRE VILLON